

Catherine Colomb

Mystérieuse écrivaine

Les hauts de Prilly réservent aux curieux de personnalités hors du commun trois artistes d'une envergure exceptionnelle. Rosemonde (pseudonyme schubertien qui abrège son nom: Rosemonde Bron-Pache (voir page 136), dont les créations dans les domaines de la peinture, de la sculpture, de la gravure et du modelage, d'une incomparable originalité, lui valent une réputation internationale); Mario Masini (voir page 138), tout aussi inventif dans ses créations allant du burlesque dérisoire au tragique le plus noir; l'écrivaine Catherine Colomb (de son nom Marie-Louise Reymond, et Marion pour ses proches), décédée en 1963, complète le trio mais, plus singulière encore que les deux premiers, est retombée dans un relatif anonymat pour avoir appartenu, à son insu peut-être, au mouvement littéraire du nouveau roman, où Butor et Robbe-Grillet se sont illustrés.

Le critique Favre a fort bien situé Catherine Colomb dans cette mouvance: «Elle est vraiment impossible à comprendre. Il y a un tel fouillis de personnages... À la quinzième page, on ferme le livre, on renonce. Mais bien sûr, savez-vous pourquoi? Elle ne se comprend pas elle-même. Elle écrit au hasard, sans plan, sans but.»

Tout aussi significatives, les lignes suivantes complètent le portrait: «L'écrivaine clandestine est un personnage riche d'intui-

tion et d'émotion, un esprit vif ayant un goût prononcé pour l'ironie, parfois amère pour ce qu'elle estime insoutenable. Elle est aussi pleine de tendresse et de poésie.

Travailleuse acharnée et solitaire, elle écrit durant plus de trente ans... L'écriture est pour elle une nécessité intérieure; elle y cherche une source profonde qui doit jaillir du passé afin d'apaiser la souffrance et la nostalgie de l'enfance, et mettre de l'ordre dans l'espace et le temps. L'espace étant le lieu des vivants et le temps, le royaume des morts.»

Rien ne semblait pourtant vouer cette fille de propriétaires vignerons, née en 1892 à Saint-Prex, à un tel destin. Elle habite le château acquis par son arrière-grand-père paternel cinquante ans plus tôt. Son père a abandonné ses études de médecine pour gérer les vignes. Elle a 5 ans lorsque sa mère meurt en couches, et sa grand-mère la recueille et l'élève à Begnins, au Manoir de Rochefort. Après son bac, en 1910, elle entreprend des études de lettres à l'Université de Lausanne, avant de se perfectionner en allemand à Weimar et Potsdam, puis en anglais chez Lady Ottoline, qui devient son amie. Son mari, parlementaire, reçoit entre autres Bertrand Russell, Henry James, Nijinsky.

De retour en Suisse, elle épouse en 1921 le Bâtonnier des avocats vaudois, Jean

Reymond (dont elle a deux fils, Dominique et Claude), avocat et possesseur d'une villa en Passiaux, où elle meurt en 1965.

C'est presque à l'insu de son entourage que cette grande dame blonde et distinguée s'adonne au «vice» de l'écriture, sans négliger les travaux ménagers. Elle écrit à la «sauvette» sur ses genoux, très rapidement, des textes qu'elle reprendra maintes fois avant de les livrer aux éditeurs... qui les publient en dépit des réticences des critiques du côté «art brut» du nouveau roman.

Si *Les esprits de la terre* et *Le temps des anges* restent en rade dix ans avant de paraître, le second sortira chez Gallimard. Quant à *Châteaux en enfance*, paru en 1945 à la Guilde du livre (Lausanne) à plus de cinq mille exemplaires, illustré de photographies anciennes, il demeure le plus connu des romans de Catherine Colomb et, disponible en édition de poche à l'Age d'homme dès 1983, il permettra à chacun d'apprécier les indéniables qualités de son étrange conception stylistique et discursive.

Parmi ses admirateurs, citons C. F. Ramuz et Gustave Roud.



Rosemonde



L'art moderne a ceci de magnifique et de périlleux qu'il offre aux créateurs une liberté sans limites. Ceux qui s'y lancent à corps perdu, mais sans une réelle nécessité intérieure, produisent des œuvres qui surprennent, séduisent les amateurs d'inédit, luisent au firmament du monde de l'art comme des étoiles filantes et disparaîtront comme elles sans laisser de trace. Beaucoup plus rares sont les inventeurs de formes d'expression qui frappent le connaisseur averti, lequel reçoit la révélation, le choc inexplicable d'un domaine inexploré, qui le fascine et l'incite impérieusement à sa découverte. Rosemonde appartient à cette race d'exception: dès que l'on se trouve devant les produits de son inépuisable invention, on cède d'abord à leur pouvoir magique, puis on tente, parce que l'on se targue d'être un connaisseur très cultivé, qui ne se laisse pas «piéger», de percer le mystère de ce charme – au sens initial du terme – de cet attrait irrésistible qui s'est emparé de vous et résiste durablement à votre esprit cartésien d'analyse.

Née dans une famille d'artistes, Rosemonde a tôt pris conscience de sa vocation dans l'atelier de son père, André Pache, décorateur réputé, peintre et sculpteur à ses heures, collectionneur de chefs-d'œuvre des «arts premiers», une expression fort prisée actuellement, qui désigne les créations

tribales libres de tout académisme. Suit une formation très complète à l'École Cantonale des Beaux-Arts où Albert Yersin l'initie aux subtilités de la gravure, Hansjörg Gisiger à la sculpture et Jaques Berger aux vertus de l'ellipse dans la pratique du dessin. Des séjours à l'étranger, en Afrique surtout, complétèrent la formation artistique de Rosemonde, fascinée par les masques, les tissus et la statuaire des peuplades encore préservées des influences occidentales.

Restait à tirer des apports si divers du monde où sa destinée l'avait fait naître – et c'est là le problème majeur des créateurs de notre temps – son langage personnel. Elle y parvint grâce à la magie d'une technique infiniment complexe où s'allient la sculpture du panneau de bois (qu'elle choisit le plus souvent comme support et revêt de coulures de plâtre), des motifs gravés ou striés, et la couleur (des encres d'origine végétale) qui parachève l'œuvre, toujours raffinée, nuancée en camaïeu d'un ton dominant.

On a parfois trop insisté sur une parenté entre l'art de Rosemonde et celui de Paul Klee, qui ne résiste pas à l'analyse, le désir du peintre bernois de retrouver le langage de l'enfance et sa technique en général simple l'opposant aux subtilités de conception et de technique de Rosemonde, qui



« Coquillage »,
2006,
peinture gravée,
30 x 30 cm

occupe sans conteste une place très à part dans la peinture suisse de ce temps. Abstrait... figuratif... son art? On y décèle des personnages, parfois, des coquillages et

des végétaux souvent, mais traités allusivement, et toujours avec fantaisie. Et c'est avec une curiosité, un plaisir renouvelé qu'on y fait à chaque vision des découvertes.

Marie-Claire Pillard

Atelier du Tilleul

Page de droite :
« *Ambiance
marocaine* »,
huile sur toile,
80 x 80 cm

Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Lausanne (devenue l'ECAL), Marie-Claire Pillard a enseigné les arts visuels au Collège secondaire de Pully pendant dix-sept ans, puis à l'École d'art Ceruleum à Lausanne.

Depuis 1997, elle se consacre principalement à la peinture, ses deux fils ayant atteint l'âge d'une certaine indépendance.

Développant une approche résolument figurative en exploitant des techniques variées (huile, acrylique, pastels, aquarelle, etc.), sa recherche picturale l'a d'abord conduite à peindre de nombreuses scènes d'intérieur.

L'artiste s'est attachée à restituer une atmosphère, un climat, une lumière, traduisant l'intimité d'un salon bourgeois, d'une chambre à coucher romantique, d'une bibliothèque hors du temps... La présence humaine n'y est évoquée qu'en creux, par le biais d'une statue, d'un tableau ou d'un livre abandonné. Son regard l'amène parfois à se concentrer sur un détail, un élément décoratif, une tenture richement ouvragée, qui deviendra le sujet principal de la toile.

Peu à peu, sa palette s'ouvre à une thématique plus diversifiée : les scènes d'intérieur font place aux jardins, aux terrasses, avec un petit faible pour les horizons lointains, teintés d'exotisme.

En 2001, Marie-Claire Pillard ouvre l'« Atelier du Tilleul » à Prilly, désirant donner la possibilité aux personnes intéressées, enfants ou adultes, de développer leur talent artistique.







Peinture d'une élève,
Christine Nicoud:
« Rose trémière »,
huile sur toile,
30 x 60 cm

L'enseignement y est tout à fait individualisé: les débutants désireux d'acquérir les techniques de base peuvent le faire en même temps que d'autres élèves plus expérimentés, peignant un sujet librement choisi, ou s'essayant à des approches plus abstraites.

Le but est d'offrir aux amateurs un accompagnement dans leur recherche.

Il n'y a pas de ligne artistique contraignante à suivre: il s'agit plutôt de découvrir ses propres aspirations et de développer une expression personnelle.

Yvette Genier-Ruga

Une palette haute en couleur

Une artiste éclectique

Peinture à l'huile, fusain, pastels, crayons de couleur, toutes les techniques font le bonheur de cette artiste qui aime mélanger les couleurs, essayer différents papiers et varier les sujets.

Attirée à la fin de l'adolescence par la peinture, cette enseignante a déjà plusieurs expositions à son actif, même si les vernisages représentent pour elle une contrainte dont elle s'acquitte avec beaucoup de modestie.

C'est dans la solitude de la création que son besoin de respiration et d'évasion peut s'assouvir.

Peindre est devenu pour elle une nécessité, un élément essentiel à son équilibre de vie.

Le travail de réflexion et la maîtrise de soi-même que cet art impose lui permettent de ne pas se laisser distraire par les nombreuses sollicitations et le rythme trépidant de la vie contemporaine.

Des thèmes variés

Que ce soit les émotions ressenties lors d'événements ou d'éléments concernant sa famille, de souvenirs de voyages ou encore des thèmes touchant l'actualité, les pinceaux de cette mère de famille

restituent avec sensibilité le regard qu'elle porte sur le monde.

Du monde merveilleux de l'enfance avec sa galerie de portraits et de scènes naïves («Le clown», «Poney mon ami») aux paysages champêtres et bucoliques («Les moissons», «L'orage», «Les marais») en passant par les natures mortes («Les instruments de musique»), sa sensibilité exprime tantôt l'ingénuité tantôt la quête du bonheur, voire la mélancolie.

Des influences italiennes

Attirée par les spectacles en dehors des frontières de son pays, l'artiste a une prédilection pour la Toscane et la ville de Florence. Aimant la précision de l'architecture des monuments, elle peint par exemple le Ponte Vecchio. Influencée aussi par ses origines, elle rend, par la même technique de l'huile, la cathédrale de Lausanne.

Cet édifice qu'elle voyait tous les jours pendant ses études à l'École normale est d'ailleurs une des premières toiles qu'elle ait peintes.

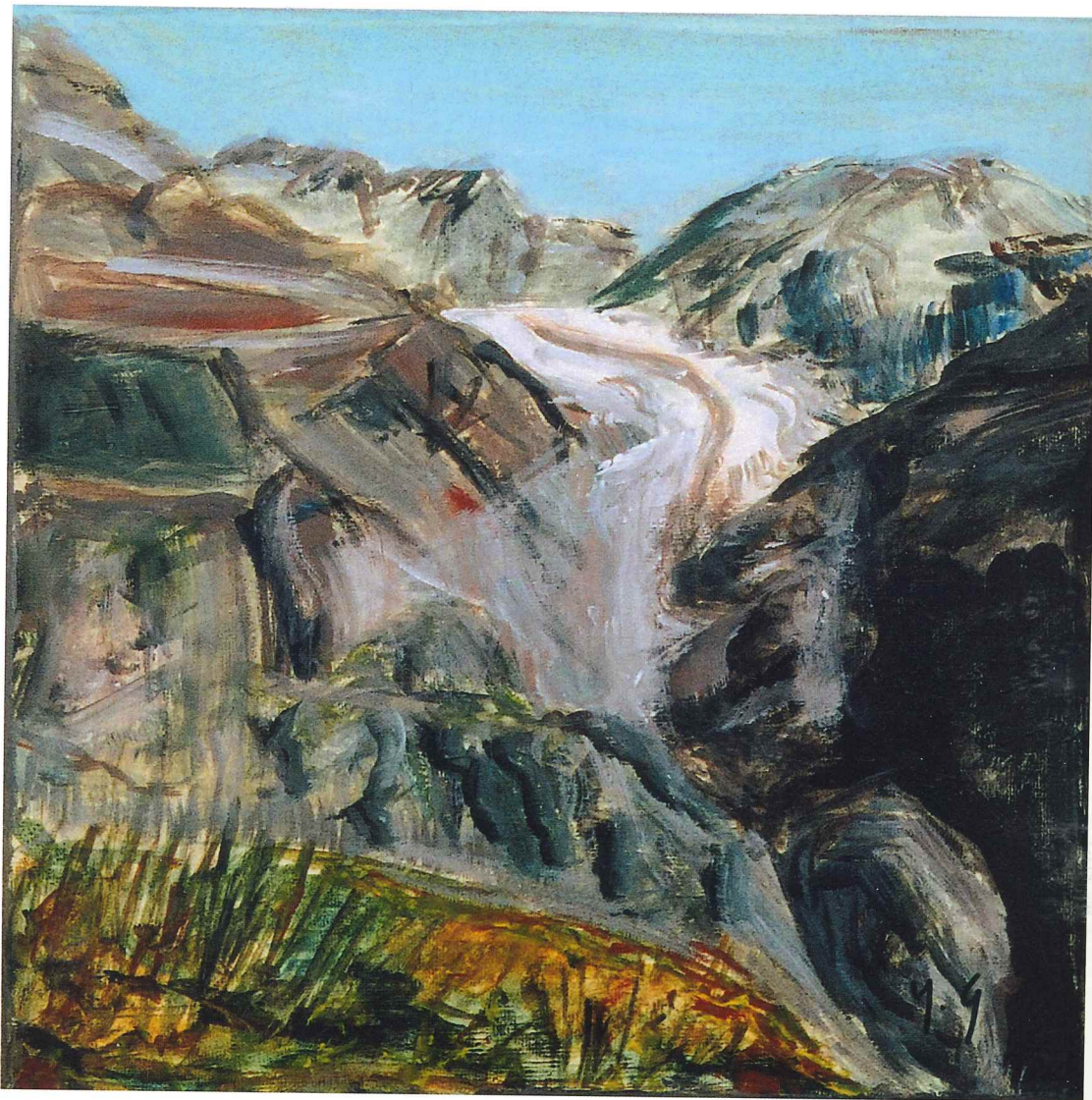
Sensible au courant impressionniste, elle poursuit sa formation dans le cadre d'une Société d'études artistiques à Lausanne. Mais loin de se cantonner à un style, elle approfondit l'exploration de son monde intérieur en abordant les différentes facettes



de la peinture, comme actuellement les collages et l'acrylique. L'art moderne ou abstrait l'intéressent de plus en plus. Elle entre en 1997 dans la section beaux-arts du Lyceum Club de Lausanne.

Artiste appliquée, portée par un désir de réalisation, Yvette Genier fait partie des artistes prillérans qui font la richesse culturelle de la commune.

« Fonte des glaciers –
Glacier d'Aletsch »,
acrylique, 30 x 30 cm



Mireille Lavanchy

Attirée très jeune par l'art

Née en 1939 au Tessin, de mère suisse allemande et de père suisse romand, Mireille Lavanchy a grandi bilingue. Elle passe son enfance dans un cadre culturel alémanique. À 11 ans, elle découvre un violon au galetas, commence à en jouer et suit avec succès les cours du Conservatoire. À 15 ans, son désir professionnel oscille entre peinture et musique. Le roman de Pearl Buck *Cœur fier* lui fait découvrir son goût et son potentiel pour la sculpture. Sur le conseil de ses parents, elle suit alors l'École suisse de céramique à Berne, où elle met l'accent sur la sculpture.

Son certificat fédéral en poche, l'artiste travaille comme céramiste en Suisse et en Autriche avant de poursuivre ses études

de sculpture à l'École d'architecture de Lausanne, puis auprès de plusieurs sculpteurs en Suisse et à l'étranger. Le séjour en Hongrie avec le sculpteur Sandor Kecskémeti influence sa création artistique d'une manière décisive, libérant sa manière spontanée de traiter matériaux et objets.

Dès 1984, Mireille Lavanchy expose régulièrement, essentiellement en Suisse romande. Depuis 1996, elle enseigne la sculpture et la céramique et travaille à Prilly où elle vit.

Matériel et technique

Céramiste de formation, Mireille Lavanchy continue d'utiliser cette technique, mais la transpose en expression sculpturale.

Ses œuvres, hautes de 30 à 130 cm, sont essentiellement des personnages. L'artiste utilise du grès grossièrement chamotté, du clinker, de la barbotine et des émaux mats. Le processus artistique commence par l'idée, à partir de laquelle elle confectionne une esquisse en terre où apparaissent clairement les proportions. Ensuite, les personnages, en partie nus, sont souvent habillés de plaques dont la surface rugueuse et structurée donne aux sculptures une expression personnelle, rigoureuse et spontanée.

Outre la coloration propre au grès, parfois modifiée dans la masse avec des oxydes, des émaux sont appliqués lors des cuissons successives, dont au moins une à très haute température.



Image de gauche :
« Mue », grès et
oxydes, 21 x 21 cm



« Confiance »,
grès et émaux,
hauteur 60 cm



Langage et expression artistique

Le sujet essentiel de l'artiste tourne autour du thème de l'Homme. La notion de régénération en est le sujet central. Mireille Lavanchy est fascinée par l'immense force et l'énergie dont l'homme est capable pour se relever et arriver à vivre dans des lieux inhospitaliers. Le thème qui incarne le mieux cette question est le désert. L'artiste a, entre autres, séjourné à plusieurs reprises en Australie pour s'imprégner de la culture des aborigènes. L'énergie exceptionnelle de ces premiers habitants, capables de vivre dans des conditions précaires, lui a laissé une impression inoubliable.

À droite :
« Femme sauvage »,
grès, hauteur 35 cm

Ci-contre :
« Force solaire »,
bronze,
hauteur 24 cm



L'œuvre de l'artiste tourne continuellement autour de l'essentiel de l'existence humaine. Voilà pourquoi ses personnages sont habités par une force et une énergie invisibles, mais d'autant plus perceptibles. Elle souhaite ainsi que ses œuvres se mettent en communication avec le spectateur.

Traduction libre du texte publié en 2004 par la
Galerie Gegenwartskunst, Bonstetten

Brigitte Balleys

« Chanter est ma raison de vivre »

Une carrière internationale

Née en 1959, en Valais, cette mezzo-soprano suisse fait sensation pour la première fois sur la scène musicale internationale lors du prestigieux concours Benson & Hedges à Londres, où elle est nommée meilleure interprète de lieder en remportant les deux premiers prix.

Depuis lors, elle poursuit sa carrière et se produit dans les plus grands opéras d'Europe comme ceux de Paris, Amsterdam, Vienne, Prague, Lyon ou Toulouse.

Du lied à l'opéra, l'artiste a chanté avec les plus grands chefs et interprété les rôles les plus variés chez Mozart, R. Strauss, Massenet, Monteverdi, dans des personnages tels Dorabella, Cherubino, Idamante, Zerline, Octavian, Charlotte, Penelope ou encore Nerone.

En concert ou en récital où elle excelle, la cantatrice nous emmène dans l'univers de la musique baroque française et italienne – Lully, Marin Marais, Cesti, Strozzi, H. Desmarets – jusqu'à des œuvres plus modernes et contemporaines dont A. Berg, K.A. Hartmann ou A. Duhamel. Elle défend la musique suisse: F. Martin, A. Honegger, J. Binet, C. Charrière, et s'investit dans la redécouverte des musiciens romands oubliés tels qu'Émile-Robert Blanchet, Aloys Fornerod ou Henri Stierlin Vallon.

Le répertoire espagnol et sud-américain est également une passion: X. Montsalvage, F. Mompou, C. Guastavino, et bien d'autres.

Son enregistrement des *Nuits d'été* de Berlioz sous la direction de Ph. Herreweghe a fait l'unanimité de la critique et sa large discographie nous laisse un *Cornet* de Frank Martin ou le *Canzone dei ricordi* de Martucci pleins d'émotion.

Brigitte Balleys est enseignante aux Conservatoires de Lausanne et de Fribourg et sa voix, dont elle dit que c'est son ange gardien, s'est notamment incarnée dans la déesse Cérès lors de la Fête des Vignerons de 1999.

Quel chemin parcouru depuis le temps où, petite fille, elle chantait dans la chorale dirigée par son père lors des grandes fêtes catholiques!

Brigitte Balleys a à son actif une large discographie dont « Le Cornet » de F. Martin, « La Canzone dei Ricordi » de Martucci, Les « Sieben frühe Lieder » de Berg, des mélodies d'A. Honegger, E. Chausson, M. Bonis, etc.



© Philippe Gonthier

Lettre à Miss Suisse 2005

Prilly, septembre 2006

Chère Lauriane,

Pourquoi ne pas l'avouer? Je n'étais pas de ceux que l'élection des Miss passionne. Je jugeais les jeunes filles qui participent à ces compétitions trop prétentieuses... Piètre opinion d'un vieux monsieur ignorant que ces concours servent de tremplin à de belles filles désireuses de se lancer dans des carrières de prestige: cinéma, théâtre, radio, etc., et qu'on exige d'elles non seulement des mensurations idéales et du charme, mais encore de l'intelligence, une bonne culture, deux ou trois langues et de l'allure sur scène.

Or voilà qu'en septembre 2005, dans notre sage cité, se répand comme une traînée de poudre une nouvelle qui enflamme l'esprit des Prillérans: une de leurs concitoyennes, Lauriane Gilliéron, Vaudoise de surcroît, se voit sacrée «Miss Suisse» à la quasi-unanimité du jury, du public TV et de la presse. Sur sa lancée, elle se rend à Los Angeles en Californie pour tenter de conquérir le titre de Miss Univers, qu'elle aurait mérité, mais que les jurés réservaient à une Américaine de Porto Rico, moins gracieuse qu'elle. Je ne suis pas le seul de cet avis, Moritz Leuenberger, notre Président de la Confédération, n'ayant pas craint de déclarer tout le plaisir qu'il a eu de la rencontrer et de l'embrasser au Salon de l'Auto. Toujours aussi populaire, sa couronne rendue au terme de son règne,

notre Miss continue d'être appelée à animer par son charme, par sa présence, maintes cérémonies.

C'est ainsi, Lauriane, que j'ai fait personnellement votre connaissance lors de l'inauguration des nouveaux locaux de la Banque Cantonale Vaudoise à Prilly. Que vous soyez d'une beauté aussi originale que séduisante, les photos de presse en faisaient foi, mais ce que révélait votre présence dans cette foule, qui attendait patiemment de recevoir votre photo dédicacée, c'est l'aisance naturelle de votre maintien, la gentillesse de votre sourire que vous réserviez à chacun, aux enfants notamment que vous avez le don de conquérir.

Je me suis senti très fier ce jour-là de participer à la fête que faisait à sa Reine une population pleine de retenue et de bonheur, un bonheur qu'elle lui souhaitait de garder sa vie durant.

Maurice Jean-Petit-Matile

Lauriane Gilliéron



© Luca Camagnola/Vevey